L'Araponga ou Sonneur de cloches.

Par **N. Funck.**

C'était la première fois que je foulais le sol des forêts vierges du Brésil. Après une marche des plus fatigantes à travers des chemins raides et raboteux, serpentant à travers l'épaisseur de la forêt, j'arrivai, harassé de fatigue, sur les bords d'un jolie ruisseau à eaux cristallines, bruissant en légères ondulations par-dessus un lit de cailloux argentés, et dont les rives étaient garnies de Fougères en arbre, de Broméliacées, de Palmiers nains et d'une foule d'autres plantes tropicales à fleurs brillantes. Au-dessus de moi s'élevaient les gigantesques arbres de la forêt vierge, ceints d'innombrable lianes dont les fleurs à éclatantes couleurs se confondaient parfois avec la cime de ces géants de la forêt, et dont les branches formaient, à une hauteur de quatre-vingt à cent pieds au-dessus de ma tête, d'immenses parasols interceptant la lumière solaire. Le superbe papillon, le „Morpho", avec ses grandes ailes d'un bleu d'outremer, planait tranquillement entre la verdure de toutes nuances qui nous environnait. D'innombrables Colibris et Oiseaux-mouches, aux brillantes couleurs métalliques, voltigeaient en bourdonnant autour des nombreuses Orchidées à fleurs aromatiques qui garnissaient les troncs et les branches des arbres du voisinage. — Je m'arrêtais là, silencieux et sans bouger, plein d'admiration devant le luxueux tableau tropical qui s'étalait devant mes yeux. Pas le moindre bruit, pas le moindre son, sauf le bruissement du ruisseau à mes pieds, ne troublait le silence quasi sépulcral qui régnait autour de moi, lorsque retentit subitement un son clair et métallique ; un second son, semblable à celui que produit un marteau frappé sur une enclume, se fit entendre ensuite, et puis ces mêmes sons se répétèrent avec une vitesse telle que le tintement ressemblait à celui que produit une cloche de village dans le lointain. Mon étonnement ne dura que quelques instants, car je reconnus bientôt, dans ce curieux sonneur, l'Araponga ou Sonneur de cloches décrit par le prince de Wied dans son travail sur un voyage en Brésil.

Je me levai en sursaut du bloc de rocher où j'étais assis, je saisis mon fusil et me précipitai aussi vite que me le permettaient les lianes qui obstruaient la forêt, dans la direction de ces sons singuliers ; mais tout comme les effets produits par les eaux morganiques, ces sons semblaient reculer à mesure que j'avançais, et ce ne fut qu'à l'aide de ma boussole que je parvins à retrouver mon lieu de repos.

(A suivre.)